

MERCREDI 13 OCTOBRE

Le journal du Festival

# LUMIÈRE 2021



« Le Cinématographe amuse le monde entier. Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière #05



ANTOINE DOINEL  
ÉTERNELLEMENT JEUNE  
**5 TRUFFAUT RESTAURÉS !**

*Domicile conjugal, 1970*



## Immense compositeur

Philippe Sarde à l'honneur

PAGE 2



*La Balance, 1982*

## La Balance

Bob Swaim raconte l'aventure

PAGE 3

En cinq films, François Truffaut a tourné une oeuvre unique, la vie en temps réel et sur vingt ans, d'un personnage dont le nom aujourd'hui appartient au patrimoine mondial du cinéma : **Antoine Doinel** !

À partir des premières répliques de chaque film, Truffaut donne à deviner les évolutions de son double de cinéma interprété par l'aérien solaire Jean-Pierre Léaud.



LES 400 COUPS (1959)

« Ici souffrit le pauvre Antoine Doinel, puni injustement pour une pin up tombée du ciel... » écrit Antoine Doinel sur le mur de sa classe d'où il vient d'être sanctionné pour avoir trafiqué la photo d'une belle fille, en plein cours. Antoine a douze ans. Ses aventures de garçon qui tout le temps s'échappe, discute avec ses copains, et cultive une sérieuse aptitude à imaginer sa vie, malgré tout toujours rattrapée par une réalité plus terne, commencent. Antoine Doinel est désormais un personnage célèbre.

« Ca m'étonne que je l'ai pas remarquée avant » dit Antoine à son vieux copain alors qu'ils sortent d'un concert où il vient de voir la très jolie et déterminée Colette (Marie-France Pisier en mode affranchie années 60). Antoine a dix-sept ans, il travaille, mais surtout il court dans Paris avec un esprit de conquête amoureuse, légère et précise.



ANTOINE ET COLETTE (1962)

« Doinel, c'est lequel ? » « C'est moi, pourquoi ? » répond Antoine, vingt-et-un ans, emprisonné par l'armée alors qu'il lit *Le Lys dans la vallée* de Balzac. Plus tard, il répètera trente-sept fois devant le miroir de sa salle de bain Antoine Doinel ! Antoine Doinel ! An-toine Doi-nel ! An-toine Doi-nel !... avant d'estimer qu'il est temps de se décider entre une jeune fille au destin très conjugal, Christine Darbon (Claude Jade, innocente perspicace), et une femme, la très belle Fabienne Tabard (Delphine Seyrig, comme un cygne mythique) que son esprit fantasque aimerait conquérir.



BAISERS VOLÉS (1968)



DOMICILE CONJUGAL (1970)

« Excuse-moi, je suis en retard », lance Antoine, vingt-trois ans, en embrassant rapidement sa jeune épouse, Christine. Le temps de la conquête a fait place à celui du mariage et à l'idée que la vie réelle n'est sans doute pas assez magique pour un tempérament truffaldien qui voudrait vivre sans temps mort, rapide comme un train dans la nuit. Doinel est l'homme jeune, au physique fin pour entamer des courses légères, toujours vers le prochain amour.

## SÉANCES

Les Quatre cents coups (1959, 1h39)

> **PATHÉ BELLECOUR**

Jeudi 14 octobre, 21h15

Antoine et Colette (1962, 30min)

> **LUMIÈRE TERREAUX**

Vendredi 15 octobre, 21h45

présenté avant *Baisers volés*

Baisers volés (1968, 1h31)

> **LUMIÈRE TERREAUX**

Vendredi 15 octobre, 21h45

Domicile conjugal (1970, 1h37)

> **VILLA LUMIÈRE**

Mercredi 13 octobre, 20h45

> **COMOEDIA**

Samedi 16 octobre, 11h15

L'Amour en fuite (1979, 1h34)

> **CINÉMA OPÉRA**

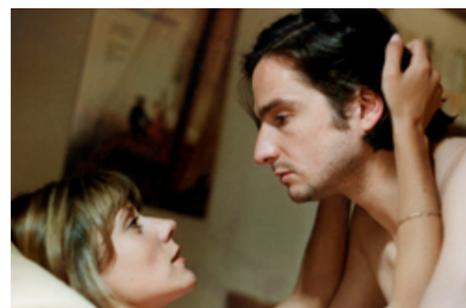
Jeudi 14 octobre, 16h30

> **LUMIÈRE TERREAUX**

Samedi 16 octobre, 17h

Restaurations inédites 4K MK2 par les laboratoires Éclair Classics, L'Imagine Ritrovata et Le Diapason, supervisée par Guillaume Schiffman, directeur de la photographie assisté d'Éric Vallée, avec le soutien du CNC et de OCS.

Ressorties en salles et en vidéo en décembre 2021 par Carlotta Films.



L'AMOUR EN FUITE (1979)

« J'étais tendre moi ? Je ne me souviens de rien... A partir de maintenant je m'achemine vers la chasteté ». Antoine, trente-trois ans, s'échappe de la chambre et des bras de Sabine, avec laquelle il vient de passer la nuit. Dernier volet de la saga Doinel, voici le temps du souvenir, des femmes qui sont toujours là, de Colette, de Christine, de Liliane et de Sabine... Le temps aussi de les célébrer pour un Doinel qui, en homme qui aimait les femmes, ne peut les oublier et tend finalement, et enfin, à réellement les écouter.

## MAESTRO

## « La musique peut changer une scène »

Avec l'élégance et l'humour qui le caractérisent, le compositeur **Philippe Sarde** est revenu sur son parcours à la Comédie Odéon.



## SON GOÛT POUR LE CINÉMA

Dans mon enfance, la musique était une évidence, ma mère était chanteuse à l'Opéra de Paris. Mais au fond de moi, la chose qui me fascinait le plus, c'était le cinéma. Lorsque j'ai eu cinq ans, mon père m'a offert un petit projecteur. Le pouvoir de la musique est incroyable au cinéma, elle peut changer une scène.

## TROUVER SON RYTHME

Pour composer une musique de film, je pense qu'il ne faut pas trop regarder l'image. Une fois que j'ai vu une scène, elle reste gravée dans ma tête et j'essaie de trouver son rythme profond. La musique devient le chronomètre qui peut raccourcir ou dilater le temps d'une scène. On peut faire des miracles avec le temps grâce à la musique.

## LES CHOSES DE LA VIE

Je sors de la projection des *Choses de la*

vie et je dis à Claude Sautet : qu'est-ce que Romy est belle ! Il ne répond pas et je vois des larmes dans ses yeux. Et puis il me dit : « on commence l'enregistrement de la musique du film dans un mois, tu seras prêt ? » Un mois plus tard, j'étais devant soixante-dix musiciens.

## BERTRAND TAVERNIER, LE COMPLICE DE TOUJOURS

Quand j'avais 25-26 ans, on organisait avec Bertrand des projections des films, par exemple de Jean Sacha, en sa présence. On faisait beaucoup de projections comme ça. Mon amitié avec Bertrand, ma complicité avec lui, m'ont donné envie de l'épater à chaque coup. Son envie, sa boulimie de tout dans la vie était aussi ce qu'il voulait pour la musique de ses films. Il disait toujours ce fameux « formidable » qui nous donnait envie de refaire une scène et d'être encore meilleur.

## COUP DE TORCHON

Pour la scène d'ouverture du film, je voulais mettre les spectateurs en condition d'être surpris, étonnés par la musique, comme une ouverture d'opéra, juste avant que le rideau ne s'ouvre. Bertrand avait tourné une fin différente de celle que vous connaissez, avec deux singes. Je lui ai dit : « Bertrand, ça ne va pas du tout la fin, je vais te construire une scène de fin et tu m'enlèves ces deux singes ! » J'ai essayé d'être dur avec lui. Je lui ai écrit la fin du film en musique et il a monté les images sur cette composition, c'est ce que l'on appelle de la scénarisation musicale. On ne peut faire ça qu'avec des gens que l'on aime et avec qui on est complices. *Coup de Torchon* est l'un des plus beaux films de Bertrand.

— Propos recueillis par Laura Lépine

## COUP DE PROJECTEUR

## La Fête et les Invités

Une simple forêt, un groupe de femmes et d'hommes, voici *La Fête et les invités*, satire très bien organisée du cinéaste tchèque **Jan Němec**. Tournée en 1966, dans un noir et blanc qui empêche toute illusion, cette fantaisie grinçante commence aimablement par la déclaration d'une blonde charnue et charnelle qui aime être en bonne compagnie, bien s'amuser, et la bonne chère. Le réalisateur livre alors une interprétation très personnelle de ces répliques. Tel Fellini filmant des personnages extravagants qui paradent, et dont les comportements exhalent les dépressions d'une société prête à craquer, Němec dévoile peu à peu combien la sinistre influence d'un état tyrannique pèse sur ceux qui le subissent.

Filmés en gros plans, les visages expriment tour à tour l'effroi derrière des sourires grimaçants, la lâcheté devant l'humiliation, et une certaine folie obsessionnelle suscitée par la soumission obligatoire. Les personnages seuls face au groupe se débattent, ou tentent tout pour être dans la meute. Pourtant le film pose toutes les questions, on ose même un s'enquérir des droits de l'Homme. Après un début sarcastique et visuellement splendide, *La Fête et les invités* se tend de plus en plus, et cache sous une apparente grande civilité, une grande sensation de menace. Aussi, quand un personnage clame être un démocrate, suivi bientôt par un autre, on croit comprendre strictement le contraire. — **Virginie Apiou**



La Fête et les Invités, 1966

## SÉANCES

La Fête et les invités de Jan Němec (*O slavnosti a hostech*, 1966, 1h11)

Restauration 4K en collaboration avec le Festival du Film Karlov Vary, la Národní filmový archive, Prague et le Czech Film Fund.

> **UGC CINÉ CITÉ CONFLUENCE** Mercredi 13 octobre, 19h15

> **INSTITUT LUMIÈRE** Vendredi 15 octobre, 9h30

## De Palma, mon salon et Phil Collins

J'avais déjà croisé l'ours. Ou à peu près. En fait, Brian de Palma et moi, ça tient plutôt du rendez-vous manqué. La première fois devait avoir lieu au festival américain de Deauville en septembre 2007 où le cinéaste américain présentait *Redacted*, film-critique sur l'intervention américaine en Irak. Un scud lancé à la face du cinéma qui pouvait s'envisager comme une relecture d'*Outrages*, œuvre majeure - mais encore mésestimée - de sa filmographie, dont on peut découvrir au festival Lumière un « director's cut ». Bref, en 2007 sur les rives de la station balnéaire normande, l'ours m'a échappé au profit d'un Lion. Un Lion d'Argent qu'il lui a fallu récupérer en quatrième vitesse à une Mostra de Venise ayant le mauvais goût de se dérouler au même moment.

Je suis donc resté sur le carreau avec mes questions que j'ai finalement pu poser des mois plus tard par téléphone. C'est à ce moment-là que j'ai entendu parler de sa prétendue mauvaise volonté face aux journalistes. Mon combiné dans les mains, je n'en menais pas large. Ayant toutefois décidé que tout se passerait bien, j'ai envoyé des flèches que de Palma a eu la gentillesse de ne pas transformer en missiles. Nous avons parlé de la guerre bien sûr, mais aussi des cicatrices laissées par *Outrages* justement, film dont il semblait encore porter les blessures (échecs, controverses et un sujet grave qu'il avait décidé de traiter sans fard...). Quelques années plus tard, lors d'une master class à la Cinémathèque Française, Brian de Palma ne pourra d'ailleurs pas retenir ses larmes à l'évocation douloureuse dudit film, preuve si besoin est, que l'ours n'en est pas vraiment un.

Par téléphone en 2007 donc. Dans mon salon en 2013. Virtuellement s'entend. L'écran de mon ordinateur a soudain vu en gros plan le visage barbu du grand homme. J'étais donc aussi un peu chez lui à New York. 2013, il s'agissait de la sortie de *Passion*. *Passion* où l'auteur de *Blow Out* ou de *Body Double* renouait à la fois avec les thrillers tortueux ayant fait sa légende et la musique du compositeur italien Pino Donaggio, l'homme des mélodies à la mélancolie onctueuse. « *Justement, comment guide-t-on un musicien sur un film ?* » Brian de Palma m'a demandé d'attendre. Il a pris une tablette numérique posée devant lui, effectué une recherche. J'ai reconnu tout de suite les premiers accords d'*In the air tonight* de Phil Collins sortant des enceintes. Vous savez ce morceau coupé en deux à 3 minutes 40 secondes précisément, par un break de batterie tonitruant. Soit peu ou prou l'art du split-screen adapté à un morceau de musique. Je n'en revenais pas d'écouter du Phil Collins dans mon salon, avec de Palma en DJ. « *Voilà ce que j'ai dit à Pino* », m'a expliqué Brian en coupant Phil, « *Je veux le même mood !* » Et qu'importe si Pino ira à l'opposé pour structurer sa partition de *Passion*, il faut bien partir de quelque chose, quitte à s'en écarter.

### 3 QUESTIONS À...

## Thierry Lounas, Prix Bernard Chardère 2021

Créateur en 1999 de Capricci, il produit et distribue des films mais il édite aussi des ouvrages sur le cinéma.

### Que représente le prix Bernard Chardère pour vous ?

C'est le prix de la cinéphilie qui porte le nom d'un des fondateurs de *Positif*, et tout mon travail est lié à la cinéphilie, que ce soit publier des livres, produire ou distribuer, c'est le même geste.

### Comment définissez-vous votre travail ?

C'est celui d'une société hollywoodienne « low cost » ! C'est faire le trait d'union entre cinéma populaire et cinéma de recherche toujours en se demandant comment parler au spectateur. Quelque chose entre l'industrie et le très artisanal, entre ce qui est cher et ce qui ne l'est pas.

### En quoi en 2021 est-il encore nécessaire de publier des ouvrages sur le cinéma ?

Pour transmettre et partager toujours plus autour des films. C'est la continuité de notre travail de producteur et de distributeur. Éditer pour moi, qui vient de la presse écrite, c'est « faire revue », c'est s'inscrire dans la tradition de la cinéphilie française, aimer le cinéma entre analyses intellectuelles par exemple et livres de grands entretiens qui donnent la parole aux cinéastes. C'est aussi une façon de vivre ma cinéphilie en approchant des metteurs en scène que je ne produirai jamais comme Coppola, Monte Hellman ou Judd Apatow. Ce travail d'éditeur me permet d'être en dialogue permanent avec le cinéma.

— Propos recueillis par Virginie Apiou

### FLASHBACK

## Flics et indics

Film marqueur des années 80, *La Balance* raconte la police comme peu de films l'avaient fait auparavant.

### SÉANCES

*La Balance* de Bob Swaim (1982, 1h40)  
Restauration TF1 Studio

- > **PATHÉ BELLECOUR** Mercredi 13 octobre, 20h
- > **CITÉ INTERNATIONALE** Jeudi 14 octobre, 20h30
- > **INSTITUT LUMIÈRE** Dimanche 17 octobre, 14h30

Sorti en 1983, *La Balance* est signé du plus français des réalisateurs américains, Bob Swaim, débarqué vingt ans plus tôt pour étudier l'anthropologie avec Claude Lévi-Strauss. « *Comme tous les gosses américains, j'aimais bien le cinéma - les westerns - sans être cinéphile* ». C'est la fréquentation de la Cinémathèque qui va le transformer.

Il se laisse gagner par le culte voué en France aux réalisateurs : « *Je connaissais John Wayne, mais à la Cinémathèque, j'ai appris qui était John Ford !* » Et puis le jeune Swaim entend Bertrand Tavernier et Pierre Rissient s'émerveiller sur « l'art de Walsh ». Exalté, il oublie Lévi-Strauss et s'inscrit à l'école Louis Lumière. Il signe une série de courts appréciés des festivals puis son premier long en 1977, *La Nuit de Saint-Germain-des-Près*. « *J'ai envoyé le scénario à Michel Galabru pour le rôle de Nestor Burma, qui m'a ignoré jusqu'à ce que Tavernier, qui connaissait mon travail, l'encourage à accepter* » dit Swaim, qui lui en sera « reconnaissant à vie ».

Ce premier essai ne remporte qu'un succès d'estime. Débute pour le cinéaste une longue période d'inactivité et de déprime. Au cours d'une soirée, on lui présente un policier, Mathieu Fabiani. « *Blouson, jean, baskets, il avait plus l'air d'un voyou que d'un flic* » plaisante Swaim. Fabiani trouve les polars français à côté de la plaque. Ils ne disent pas la réalité de la fonction. Il invite Swaim à découvrir son quotidien.

Fabiani travaille à la brigade territoriale au recrutement des indics. Swaim est fasciné par ce qu'il découvre. L'étudiant en ethnologie reprend la main. Il passe un an en immersion. Très vite, Fabiani et les siens oublient sa présence. « *J'ai commencé à faire partie des meubles et eux à oublier les bonnes manières.* »

### VOYAGE VOYAGE

## Pollack, extérieur jour

Sydney Pollack était aussi un paysagiste, qui a inscrit son cinéma des sentiments dans l'Ouest sauvage ou en Afrique.

Entre passé et présent, la filmographie complexe et romanesque de Sydney Pollack tient sur un fil rouge et récurrent qu'il ne cessera de tendre : l'exploration de ses propres racines, celles qui opposent l'Amérique des grands espaces à l'Amérique contemporaine. Authentiques hymnes à la nature, certains de ses films exaltent sa majesté avec brio, comme pour mieux démontrer le contraste entre deux ères. Il se tourne logiquement vers le western à travers les personnages de Jeremiah Johnson, l'un de ses projets les plus personnels, et celui de Sonny Steele dans *Le Cavalier électrique*. Et, comme pour conclure cette admirable filmographie de la nature, Sydney Pollack signe son chef d'œuvre romantique avec *Out of Africa*, film aux sept Oscars qui semble réunir en un seul tous les éléments qui ont caractérisé le parcours du metteur en scène.

### MONTAGNES DE L'UTAH

Après *Les Chasseurs de scalps* (1968), tableau atypique tourné avec Burt Lancaster au sud des Montagnes Rocheuses en Arizona, Sydney Pollack retrouve les paysages qui lui sont chers dans *Jeremiah Johnson* (1972), magnifique western intimiste qui signe la seconde collaboration entre Robert Redford et le réalisateur (ils tourneront sept fois ensemble). Devenu trappeur au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle dans ces montagnes hostiles, Jeremiah Johnson voit son rêve primitif de retour à la nature tourner au cauchemar, l'assassinat de Swan, son

épouse indienne, le conduisant à la vengeance contre la tribu Crow. Véritable ode à l'Amérique des *mountain men* (hommes des montagnes) et à la sauvagerie brute, *Jeremiah Johnson* a été tourné dans l'Utah, tout près des lieux où l'acteur et le réalisateur possédaient une maison, et où Redford créa le festival de Sundance. Également tourné en partie en Utah, *Le Cavalier électrique* (1979) oppose deux Amériques contrastées, l'Amérique originale et virginale du désert à l'Amérique urbaine, symbolisée par l'agressivité sonore de Las Vegas, que le héros traverse à cheval dans l'une des scènes les plus décalées du film. Sonny Steele (Robert Redford), chevalier errant qui abandonne son ranch, est rendu à son milieu naturel, et redevient le cow-boy des grands espaces qu'il est, après avoir tenté de survivre dans un environnement qui n'était pas le sien. Il navigue dans une sierra à perte de vue, entre la ville fantôme de Grafton et le parc national de Zion, aux vertigineuses parois de grès et dômes couleurs rouge vif et orangées.

### LUMIÈRES D'AFRIQUE

On ne présente plus *Out of Africa*, magnifique fresque sentimentale et safari kenyan sorti en 1986, adapté du roman autobiographique de Karen Blixen *La Ferme africaine*. Meryl Streep et Robert Redford y forment l'un des plus beaux couples que l'écran n'ait jamais porté, offrant aux spectateurs l'image inoubliable des deux amants s'étreignant dans le soleil couchant, enveloppés du



Nathalie Baye dans *La Balance*, 1982

Durant les interpellations ça parle cru, ça intimide. Swaim transposera bientôt ce climat à l'écran. Jamais avant *La Balance* le public n'avait visualisé une telle brutalité, laquelle nous renseignait aussi sur les difficultés nouvelles de la police dans des quartiers entiers livrés au trafic.

À ce stade, Bob Swaim a le contexte de son film. Mais pas l'histoire. Elle se dessine lors d'un dîner où Fabiani (qui deviendra son coscénariste) lui présente une prostituée qui le renseigne. « *Menue, avec son petit coeur tatoué sur le bras, elle s'est mise à pleurer en parlant de son mec : "il faut le sauver". Ça m'a bouleversé. L'intrigue s'est écrite toute seule.* »

Le film est un immense succès - 5 millions d'entrées - que les César (huit nominations) finissent de couronner. *La Balance* remporte celui du meilleur film, Nathalie Baye et Philippe Léotard sont sacrés meilleurs interprètes. « *On attribue le succès de La Balance à sa manière réaliste de représenter la police. Moi je crois que c'est l'histoire d'amour entre Nicole et son "Dédé" qui a plu au grand public.* » À (re)voir pour en juger ! — Carlos Gomez



*Jeremiah Johnson*, 1972

magnifique thème oscarisé de John Barry (compositeur du thème de *James Bond*). Célébration, une fois encore, de l'éclat brut de la nature, Sydney Pollack imprime sur pellicule la beauté des plaines africaines, glorifie ses chaudes lumières et recrée l'ambiance coloniale d'alors avec un époustouffant sens du détail (le Nairobi de l'époque sera entièrement reconstitué). Là encore, deux mondes s'opposent, et, à l'image du Condor dans *Les Trois jours du Condor* (1975) ou de Sonny Steele, le personnage de Robert Redford dans *Out of Africa* incarne un être simple et romantique en lutte contre un système, devenu héros à son corps défendant. — Charlotte Pavard

### LES PROCHAINES SÉANCES « GRANDS ESPACES »

*Les Chasseurs de scalps*

(*The Scalphunters*, 1968, 1h43)

> **UGC CINÉ CITÉ CONFLUENCE**  
Jeudi 14 octobre, 21h45

*Jeremiah Johnson* (1972, 1h48)

Nouveau matériel (DCP VOSTF)

créé spécialement à l'occasion

du festival Lumière par Warner Bros

> **PATHÉ BELLECOUR**

Jeudi 14 octobre, 20h

> **COMEDIA**

Vendredi 15 octobre, 14h15

*Le Cavalier électrique*

(*The Electric Horseman*, 1979, 2h01)

> **UGC CINÉ CITÉ CONFLUENCE**

Mercredi 13 octobre, 11h

*Out of Africa* (1985, 2h41)

Nouvelle copie restaurée

par Universal Pictures

> **DÉCINES** Jeudi 14 octobre, 20h

# Ça se passe à LUMIÈRE



« J'ai découvert le cinéma de Jane Campion avec *Sweetie*, son premier film, puis *Un Ange à ma Table*, que j'ai vus quand ils sont sortis en salle. J'étais une toute jeune comédienne. Elle avait une originalité et des personnages féminins tellement forts et singuliers, aimés et défendus, que j'ai été bouleversée. Je me suis alors documentée sur elle. Elle a fait des études d'anthropologie. Puis, elle est entrée dans une école de cinéma où il lui a fallu se différencier des autres élèves, qui étaient tous des hommes. Elle raconte qu'elle a très tôt décidé de prendre un point de vue personnel pour chacun de ses projets. En tant que femme, elle voyait des histoires de femmes. Avec cette idée : qu'est-ce que c'est, pour une femme, d'avoir des aspirations différentes de celles que la société attend ? Dans ce film, j'ai été bouleversée par la qualité du jeu, notamment de Nicole Kidman. La façon dont Jane Campion tisse ses personnages est admirable. Elle raconte souvent que ce qu'elle aime le plus, c'est lorsqu'elle voit un acteur s'envoler. Et dans ce film, c'est le cas. »

**Irène Jacob, présidente de l'Institut Lumière, présentant *Portrait de Femme*, de Jane Campion**

« Le rôle principal est tenu par Elisabeth Bergner. Le réalisateur viennois et l'actrice ayant débuté leur collaboration en 1924 dans le film *À qui la faute ?* L'actrice était déjà une célèbre comédienne de la scène théâtrale berlinoise. Elle apparaît souvent délicate et fragile comme dans *Ariane...*, et pourtant, elle est fière. Son talent apparaîtra particulièrement dans ses films sonores. Le scénario est signé Carl Mayer, inoubliable scénariste du film d'horreur *Le Cabinet du Dr Caligari* (1920). *Ariane, jeune fille russe* est une production Nero film, une société d'art et d'essai désormais légendaire, avec des productions aussi célèbres que *M le Maudit* ou *Le Testament du Docteur Mabuse*. Une liste impressionnante de chef d'œuvres dont la plupart ont pu être restaurés ces dernières années par la cinémathèque allemande. Pour la restauration d'*Ariane...*, nous nous sommes appuyés sur deux copies d'époque de la Cinémathèque suisse. Nous avons pu identifier le meilleur matériel son et image en les comparant et obtenu une amélioration largement significative au niveau du son. Nous avons rendu au film sa beauté. »

**Rainer Rother, directeur de la Deutsche Kinematheke de Berlin, présentant *Ariane, jeune fille russe* de Paul Czinner**

— Propos recueillis par Benoit Pavan et Charlotte Pavard

GRAND TÉMOIN

## De Cassavetes à Raoul Peck...

**Margaret Bodde**

a ouvert le MIFC en

expliquant les missions de la Film Foundation, créée par Martin Scorsese.



La 9<sup>e</sup> édition du Marché International du Film Classique (MIFC) s'est ouverte avec la présentation du Grand Témoin, Margaret Bodde, directrice générale de la Film Foundation. Après un passage à la Bibliothèque du Congrès et chez Miramax - « *avant les Oscars et la prison* » précise-t-elle avec humour -, Margaret Bodde est arrivée dès les débuts de cette organisation fondée en 1990 par Martin Scorsese et sept de ses proches et non moins célèbres amis, Woody Allen, Francis Ford Coppola, Stanley Kubrick, George Lucas, Sydney Pollack, Robert Redford et Steven Spielberg.

L'idée de l'entreprise a germé dans l'esprit du réalisateur de *Raging Bull* au début des années 1970, lors d'une projection, à Los Angeles, de *Sept ans de réflexion* de Billy Wilder, dont les couleurs étaient complètement passées alors que le film avait à peine une vingtaine d'années.

En 31 ans d'activité, la fondation a sauvé quelques 900 longs métrages de l'oubli et des ravages du temps, principalement américains et indépendants, de *Queen of Diamonds* de Nina Merkes à *Shadows* de John Cassavetes. Mais pas uniquement. Les programmes autour des cinémas expérimentaux, mondiaux et, plus spécifiquement africains, ont permis la restauration d'œuvres de Jonas Mekas, Barbara Hammer ou Kenneth Anger, mais aussi plus récemment de films comme *Lumumba*, *la mort d'un prophète* de Raoul Peck et de *L'Échiquier du vent* de Mohammad Reza Aslani, sorti cet été en France par Carlotta. « *Il faut parfois plus de temps pour restaurer un film qu'il en a fallu au cinéaste pour le tourner.* » Mais à l'écouter et à voir l'impeccable résultat, aucun doute que cela vaille la peine.

— Perrine Quennesson

PIPE ET CHAPEAU

## Visite chez Tati

SÉANCE

*Jacques Tati, tombé de la Lune* de Jean-Baptiste Péretié (2021, 1h)

> VILLA LUMIÈRE  
Mercredi 13 octobre, 16h



Mon Oncle, 1958

Dans *Jacques Tati, tombé de la Lune*, Jean-Marie Péretié raconte comment le méticuleux réalisateur fit de sa silhouette longiligne et de son regard malicieux sur les conventions un style inimitable.

De l'élève turbulent au talent d'imitateur, qui se plaisait (déjà) à constater les imperfections du milieu bourgeois familial, au cinéaste obsessionnel empêché, Jean-Marie Péretié retrace dans *Jacques Tati, tombé de la Lune* l'ascension artistique singulière de Jacques Tatischeff - son nom complet -, égrenant d'abord de façon chronologique les étapes qui ont accompagné son envol vers la reconnaissance internationale.

Porté par la voix de Denis Podalydès, le documentaire s'attarde ensuite plus longuement sur l'épisode qui a brûlé les ailes de ce bourreau de travail : la douloureuse fabrication du très ambitieux *Playtime* (1967), éblouissant sommet de précision de mise en scène dans lequel Tati, récompensé une décennie plus tôt à Cannes et aux Oscars pour *Mon Oncle* (1958), investira tout, jusqu'à en sortir épuisé et ruiné.

« *Playtime m'a beaucoup fait souffrir, physiquement et financièrement, mais c'est vraiment le long métrage que je voulais réaliser. Ce sera toujours mon meilleur film* », confiera-t-il à propos de ce chef-d'œuvre visuel qui fut un échec commercial en dépit d'un accueil critique favorable.

Bluffé par la découverte de ce long métrage « *venu d'une autre planète* », François Truffaut qualifiera même Tati de « martien ».

« *Tati va mettre dans la réalisation de Playtime toute son ambition et son énergie*, explique Jean-Marie Péretié. *C'est cette façon de tout jouer, d'y aller à fond, que je trouvais très belle à raconter. Ensuite, il n'aura plus les moyens de ses ambitions. Tout est déroutant chez lui. Il a un côté extraterrestre et en même temps extrêmement rigoureux qui lui venait du music-hall, où on l'on répète sans cesse. Il avait l'idée qu'un film est une œuvre en évolution permanente. C'était un cinéaste unique.* »

*Jacques Tati, tombé de la Lune* souligne également toute l'importance du personnage phare de son cinéma : le lunaire et virevoltant Monsieur Hulot - interprété par Tati lui-même -, dont l'inimitable démarche sur la pointe des pieds, « *le nez au vent et le falzar trop court* », a constitué la matière première de son travail jusqu'à la fin de sa carrière, au cours de laquelle il réalisa cinq films.

— Benoit Pavan

PORTRAIT

## Un jour, un bénévole

CHIRINE DOCQUIN



**MA BIO EXPRESS :** Originaire de Téhéran, je suis arrivée en France en 1983. Quelques années plus tard, j'ai décroché une maîtrise en relations publiques à l'université de Lorraine. J'ai travaillé comme assistante maternelle et assistante d'éducation auprès d'enfants handicapés. Lyonnaise depuis vingt-neuf ans, je suis bénévole au festival Lumière depuis sa création en 2009 !

**MES ACTEURS PRÉFÉRÉS :** Edouard Baer, Golshifteh Farahani

**MON FILM DE CHEVET :** *Les Choses de la vie*

**MON GOÛT POUR LE BÉNÉVOLAT :** J'ai toujours eu ce que l'on peut appeler « l'esprit bénévole », j'aime aider les autres, ce qui me plaît le plus, c'est le partage ! J'ai effectué des missions de bénévolat à la bibliothèque de l'université Lyon II. Au sein de l'association Femmes solidaires du Rhône, je donne des cours de théâtre et d'alphabétisation.

**MES MISSIONS AU FESTIVAL :** J'ai fait plusieurs missions : cela va de la distribution des journaux et programmes à l'accueil du public lors des séances spéciales, en passant par la mise en rayons dans la boutique DVD du village. Recevoir les gens avec un sourire, ça peut paraître anodin, mais c'est important pour moi.

**MEILLEUR SOUVENIR DU FESTIVAL :** J'en ai tellement ici ! Mais si je devais ne choisir qu'un moment, ça serait la cérémonie de Remise du Prix Lumière à Catherine Deneuve. C'était incroyable : le discours de Vincent Lindon était magnifique. C'était très émouvant d'être tous ensemble pour célébrer le cinéma français ! — Laura Lépine

## ENSEMBLE, CONTINUONS DE PARTAGER LES ÉMOTIONS DU CINÉMA



BNP PARIBAS, PARTENAIRE DU FESTIVAL LUMIÈRE DEPUIS SA CRÉATION

Pour cette 13<sup>e</sup> édition, nous restons engagés aux côtés des acteurs du 7<sup>e</sup> art pour continuer à vous faire vivre la passion du cinéma. Prolongez l'expérience de Lumière 2021 sur [welovecinema.bnpparibas](http://welovecinema.bnpparibas)



BNP PARIBAS

La banque d'un monde qui change



**Rédaction en chef :** Aurélien Ferenczi avec Virginie Apiou  
**Suivi éditorial :** Thierry Frémaux  
**Conception graphique et réalisation :** Justine Ravinet - Kibland Agence

Imprimé en 5 350 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

[www.festival-lumiere.org](http://www.festival-lumiere.org)



GRANDLYON la métropole

La Région Auvergne-Rhône-Alpes



VILLE DE LYON



BNP PARIBAS

Adéquat

CASINO LYON PHARON

DESSANGE PARIS

CHANEL

OCS

france-tv

LE FIGARO

euronews

VARIETY

PREMIERE

ALLOCIÉ

Konbini

Bulletin

LE PROGRES

L'OBS

Le Point.fr

inter

Remerciements à BNP Paribas pour son soutien au quotidien du festival